

166). On ne parle donc pas exclusivement de publics médiatiques ici, ce qui suscite un questionnement : dans le programme de recherche proposé, il n'est pas fait mention des éventuelles spécificités de chaque institution médiatique/productrice de messages. L'auteur insiste sur l'intérêt à accorder aux contextes – celui de la réception, celui de la mise en œuvre de l'enquête –, qu'en est-il du contexte de production du message ? Ce dernier pourrait ajouter à la liste des influences qui encadrent la réception, puisque les produits des institutions culturelles et médiatiques se situent également au cœur de logiques d'acteurs.

Céline Ségur

CREM, université Nancy 2
cesegur@yahoo.fr

Marie-Ève THÉRENTY, Guillaume PINSON, dirs, « Microrécits médiatiques. Formes brèves du journal, entre médiations et fictions », *Études françaises*, 44, 3.

Montréal, Les Presses de l'université de Montréal, 2008, 186 p.

Il faut le dire d'emblée, l'originalité de ce qui constitue l'essentiel de cette 44^e livraison d'*Études françaises* tient non seulement au fait qu'elle traite d'un sujet qui retient rarement l'attention des réseaux de chercheurs, mais aussi à la structuration du dossier. En effet, les microrécits médiatiques, peut-être parce qu'il s'agit de formes brèves du journal, ne drainent pas une bibliographie impressionnante. Pourtant, leur pratique est ancienne et semble résister historiquement à toutes les innovations génériques et éditoriales. Si Marie-Ève Thérenty et Guillaume Pinson commencent par définir le terme « microforme » en s'appuyant sur Lucien Dällenbach (*Mosaïque. Un objet esthétique à rebondissement*, Paris Éd. Le Seuil, 2001), c'est-à-dire ces bribes de textes difficilement classables qui ont trouvé à s'épanouir dans l'espace du journal à la faveur d'une esthétique de la mosaïque, c'est pour préparer le lecteur à entrer dans la réflexion par un petit lexique fort utile à la compréhension du jargon spécialisé des microformes journalistiques.

Les termes et expressions « anagramme », « bigarrure », « canard », « charade », « coup de lancette », « devinette », « écho », « épigramme », « fait-divers », « faits-Paris », « feuilleton », « lisette », « logogriphe », « nouvelle à la main », « rébus », « réclame », y sont clairement explicités et respectivement situés dans leurs contextes historiques d'émergence. On peut déplorer que ces

développements, qui constituent la dizaine de pages du lexique, n'aient consacré qu'une seule phrase au terme « entrefilet », comme si ce dernier n'avait point d'histoire.

Au fond, les auteurs envisagent de traiter le minuscule comme « trait de civilisation médiatique » (p. 5) afin d'« éprouver la fragmentation et le morcellement, l'incomplétude et le cumulatif, comme des traits révélateurs de la modernité » (p. 6). Il est vrai que Marie-Ève Thérenty et Guillaume Pinson prennent le soin de situer le lecteur sur les origines d'un imaginaire où le fragmentaire devient un facilitateur dans les formes périodiques. Du dernier tiers du XVIII^e siècle à l'avènement d'une littérature moderne « fondée sur la représentation et la fiction, les nouvelles pratiques de l'écrivain – tout particulièrement l'accélération des rythmes d'écriture, l'attention réaliste, l'apparition de nouvelles formes poétiques comme le poème en prose » (p. 6), la brièveté marque actuellement les territoires de recherche de la nouvelle histoire littéraire comme en témoignent les travaux de Marie-Ève Thérenty. En outre, cette livraison d'*Études françaises* nourrit l'ambition d'aller au-delà du genre fait divers qui a largement dominé la recherche et qui est toujours défini comme « un microrécit social, fondateur d'un imaginaire hautement contaminant » (p. 7). Par des voies poéticiennes et sociocritiques, toutes les analyses débouchant sur les points de rencontre entre littérature et média : l'esthétique du minuscule et du détail pour révéler ce que le trait minuscule contient de fondamental.

Jean-Didier Wagneur choisit de considérer le XIX^e pour y observer le vaste champ documentaire de la petite presse. La généalogie et la fonction constituent ses objectifs majeurs. Au-delà des éléments spécifiques de mise en page, on peut aussi retenir que les contenus de cette petite presse relèvent majoritairement des domaines littéraires et artistiques, avec le compte rendu de la vie culturelle comme spécificité. Les physiologies du journaliste dévoilent une profession qui fusionne allègrement l'homme de lettres (dans tous ses aspects) et le journaliste, même si la petite presse entretient des rapports tendus avec les grands quotidiens. Seulement, en passant « le journalisme au microscope » (p. 23-44), Jean-Didier Wagneur observe les microbiographies dans ce journalisme pratique qui affectionne accumulations et inventaires des célébrités comme des demi-mondaines. En tant qu'espace de rumeur et de gloriole, la petite presse charrie anecdote et affabulation, fictionnalisant l'information sous le couvert des pseudonymes :

« Le journaliste y légifère, trie, écarte, vilipende les impuissants et les amateurs et, par-delà tous ces tableaux et portraits s'impose comme autorité » (p. 42). L'auteur finit par adhérer sans nuances ni réserves « à la thèse de Marie-Ève Thérenty sur les échanges et les déplacements de frontières entre presse et littérature » (p. 42).

Boris Lyon-Caen – qui travaille sur l'épigramme et la satire en 1830 – consacre une bonne part de sa contribution (pp. 45-47) à la définition de l'épigramme, soulignant par là-même la pauvreté de celle fournie par le petit lexique précédent. Pourtant, il dévoile avec dextérité les mécanismes de fonctionnement de la satire et le statut de l'épigramme en 1830 qu'il situe « entre deux politiques du sourire » (p. 56). En écho à ses prédécesseurs, Marie-Ève Thérenty – dont le nom et les publications reviennent systématiquement dans la quasi-totalité des analyses, sans doute du fait de son expertise avérée dans la spécialité – étudie les microformes dans les quotidiens des années 1890. Elle y dresse un panorama des formes brèves, à valeur de divertissement, qui paraissent en « une » des quotidiens comme *Le Figaro*, *L'Écho de Paris* ou *Le Gaulois*. Elle montre que « le ver ironique dans le fruit médiatique » (p. 64) qu'est l'humour, fondé dans cette presse sur l'absurde et l'incongru, ne l'empêche pas de passer à la « chose vue », d'intégrer les mutations du système d'information, ainsi que les exigences de l'écriture de l'actualité.

Silvia Disegni, quant à elle, se propose d'examiner l'apport de la presse dans la définition, la pratique et le développement d'une nouvelle forme poétique en prose dans les années 1840-1860 en France. En préalable, elle pose le nécessaire *distinguo* à effectuer dans ce que l'on entend par forme brève, qui ne recoupe pas forcément la même réalité dans les domaines littéraire et journalistique. Elle lève l'équivoque sans ambages : « Les formes brèves qui appartiennent au domaine littéraire et se distinguent des formes longues (roman, entre autres) font désormais figure de genres, fictionnels ou historiques (nouvelles, contes, anecdotes), réflexifs (maximes), etc. mais peuvent-elles, sous prétexte de brièveté, coïncider avec toutes les rubriques de presse, rubrique étant à entendre comme l'équivalent d'un "genre" de presse ? » (p. 70). Ce faisant, l'auteure place le poème en prose en contrepoint des formes longues telles que les chroniques, les faits-divers et les contes, plus légitimés.

Détails et choses vues dans la période qui court de 1830 à 1870 sont au cœur des préoccupations

de Corinne Saminadayar-Perrin. Elle considère le journal comme une « histoire totale », balisée par l'éthique et l'esthétique du détail : « Le détail accroche l'intérêt et atteste la fidélité de la représentation » (p. 95). En posant la question de savoir comment définir les poétiques journalistiques de l'instantané, elle réussit à décrire une micro-histoire journalistique des choses vues et des détails du XIX^e siècle français.

Pour Guillaume Pinson, la question de l'imaginaire, celle de la description de l'objet périodique et de son impact sur la société française sont d'une grande importance, même si le panorama de cette période est difficile à dresser. Aussi l'auteur s'emploie-t-il à conduire une réflexion sur les petites formes médiatiques, afin de proposer quelques éléments de réponse. Au fond, il tente de « relier la pratique des microgenres journalistiques à l'imaginaire médiatique et proposer l'hypothèse d'une concordance forte entre les petites formes telles qu'elles se déploient dans le journal et la façon dont le XIX^e siècle a représenté et mis en scène le journal » (p. 109). Sous l'égide du modèle micropoétique, il observe « l'histoire fragmentée du journal au XIX^e siècle », mais finit par nuancer sa thèse en rappelant l'existence des grands romans du journalisme et en éclairant brièvement l'entreprise historiographique singulière d'Eugène Hatin (1809-1893).

En prenant pour corpus des textes de deux des plus illustres commentateurs du Tour de France cycliste, son fondateur Henri Desgrange et Albert Londres, l'étude de Pierre Popovic cherche à dégager ce qui constitue les ressources rhétoriques, narratives, intertextuelles et interdiscursives mobilisées par « le récit de l'étape », avant de montrer que ce récit serait illisible s'il ne se fondait dans l'horizon d'un imaginaire social particulier.

Finalement, cette livraison d'*Études françaises*, dont le dossier est complété par des exercices de lecture de Karine Tardif (« La bibliothèque imaginaire de l'humanité souffrante dans la trilogie *Soifs* de Marie-Claire Blais ») et de Simon Saint-Onge (« Le temps contemporain ou le jadis chez Pascal Quignard ») dégage une constante, comme le relèvent fort justement Marie-Ève Thérenty et Guillaume Pinson : « La microforme médiatique est toujours tentée par divers procédés d'expansion : le fait divers peut se muer en roman, le résumé en chronique, le poème en recueil, le détail en histoire. Mais là où, au-delà de leurs spécificités, tous ces petits traits médiatiques se rejoignent, c'est par leur capacité à se déverser dans

la vaste rumeur sociale et participer ainsi à la tonalité imaginaire d'une époque » (p. 12).

Alain Cyr Pangop
Université de la Sarre
Université de Dschang
 pangopalain@yahoo.fr

Sylvie THIEBLÉMONT-DOLLET, dir., *Minorités interculturelles et médias.*

Nancy, Presses universitaires de Nancy, coll. Interculturalité, 2009, 217 p.

Comme les deux publications précédentes dirigées par Sylvie Thieblémont-Dollet (2006, 2008), cet ensemble de textes – issus de rencontres ayant eu lieu à l'université Nancy 2 – s'inscrit dans une perspective d'intelligibilité de l'interculturel. Plusieurs thématiques sont développées : réparties en trois sections, elles visent une confrontation de points de vue autour de la notion de visibilité interculturelle des populations immigrées et/ou d'origine immigrée installées en Europe et ailleurs, dans les espaces publics et médiatiques.

La première partie est consacrée à l'analyse des minorités interculturelles, plus particulièrement quand il est question des femmes. La contribution de Philippe Hamman (pp. 18-33) fait le point sur la recherche scientifique ayant trait au genre et aux rapports sociaux entre sexes. Pour sa part, Irma Ramos Santana (pp. 35-49), aborde la question de la représentation des femmes immigrantes et les conséquences que celle-ci peut provoquer dans les sociétés d'accueil. Pour cela, elle étudie les femmes *latinas* en France, en Espagne et en Italie, s'appuyant sur les théories de la diversité culturelle de chercheurs tels Robert Castel, Jürgen Habermas, Axel Honneth, etc. Elle insiste aussi sur le rôle de l'internet, en montrant comment ce support permet une grande diversité culturelle et une véritable interactivité entre migrantes. L'un des mérites de cette approche est de faire comprendre la manière dont l'établissement d'un dialogue entre « eux et la société d'accueil » encourage l'émergence d'espaces publics alternatifs tels que le web d'info, les forums et les chats. Vient ensuite la contribution d'Estrella Israël Garzón (pp. 71-79, version en espagnol) qui met en évidence le phénomène de spectaculisation de certains événements par le traitement médiatique. Ainsi en est-il de la violence contre les femmes encourageant la production de stéréotypes qui négligent le traitement des causes réelles du problème et participe de l'affaiblissement de celui-ci en tant que problème social. En Espagne,

ceci est manifeste dans les émissions télévisées de grande audience, les protagonistes étant généralement décrits selon les stéréotypes suivants : « La victime est une femme soumise et résignée et le bourreau est un homme désespéré, alcoolique, drogué et dépendant, jaloux et agressif. Les justifications données... [...] "au fond il l'aimait", "elle l'a provoqué" » (p. 74). L'auteure encourage la mise en place d'un journalisme social et interculturel via l'élaboration de certains codes de bonnes pratiques, par une amélioration des types de reportage – d'actualité, les dossiers documentaires et les dossiers spéciaux – ainsi que par la mise en œuvre de nouvelles perspectives et recommandations pour une meilleure représentation informative.

De son côté, Sylvie Thieblémont-Dollet (pp. 81-92) aborde le cas de la mobilisation, entre 2000 et 2008, du mouvement Ni Putes Ni Soumises et du militantisme des femmes immigrées en France. Selon l'auteure, cette action mobilisatrice, créée et présidée par Fadela Amara, est une prise de parole civique, identitaire et politique, recherchée par les femmes : « Elle est également une *energeia*, une force action ou une vivacité dans les discours [...], une capacité créatrice et dynamique correspondant » (p. 83). Les spécificités ethnique (origine maghrébine ou africaine), spatiale (femmes des banlieues, de quartiers difficiles) et sociale (en chômage, non qualifiées) des femmes immigrées ainsi que leurs manières de s'organiser et de mobiliser constituent les axes de cette réflexion.

Quant à Gabriela Torres Ramos (pp. 93-108), elle interroge le groupe amérindien de la langue *nahuatl* et que l'on trouve principalement autour de la vallée de Mexico. Il s'agit des groupes *nahuas* du Mexique ancien qui représentent environ le quart de la population autochtone. Stimulante, cette analyse est fondée sur un double intérêt : révéler la conscience de l'ordre social dans un groupe minoritaire traversé par des aspects physiologico-religieux ; mettre à plat la vision sociale des « vieilles femmes » ou « vieillards » ainsi que leur rôle social, religieux et public. Ce afin de comprendre si ces femmes peuvent être considérées comme agents d'intégration dans la culture *Nahuatl*. En s'appuyant sur plusieurs sources, tels les terminologies (*Irishelma Robles*, 2002), les codex (*Codex Mendoza*, *Codex Magliabecchino*), les chroniques (Durán D., *Historia de las Indias de Nueva España y tierra firme*, Tomo I, México, Editorial Porrúa, 1967 [1984]) et les récits (Benovante Fr.T., *Memoriales o Libro de las cosas de Nueva España y de los naturales de ella*, notas por Edmondo O'Gorman, UNAM/IIH, 1971 ; Sahagún Fray B. de, *Historia de las Indias de Nueva España*, México, CONACULTA, 2000), l'auteur en